

## XXXII

## LA CEINTURE DE NOCES

— DIALECTE DE CORNOUAILLE —

## ARGUMENT

Owenn Glendour, noble gallois, qui descendait des anciens chefs bretons de la Cambrie, résolu de délivrer sa patrie du joug de l'Angleterre, avait mis son espoir dans l'appui de la France. Cet espoir, souvent conçu par ses prédécesseurs, mais toujours trompé, se réalisa enfin, grâce à l'intervention fraternelle des Bretons d'Armorique. Une assez grande flotte partit de Brest, sous les ordres de Jean de Rieux, maréchal de Bretagne, et alla rejoindre les Gallois, réunis au nombre de dix mille hommes près de Caermarthen (1405).

Après divers succès qui déterminèrent l'armée anglaise à la retraite, les Bretons d'Armorique revinrent dans leur pays, se vantant d'avoir fait une campagne que de mémoire d'homme aucun roi de France n'avait osé faire<sup>1</sup>. La ballade qu'on va lire regarde cette expédition; c'est l'histoire à la fois railleuse et tragique d'une femme que son inconstance place entre deux maris.

## I

Le lendemain de mes fiançailles, je reçus l'ordre de marcher, de marcher à la suite du baron de Rieux; à la suite du seigneur baron, et de passer la mer pour aller soutenir, s'il y avait moyen, la branche des Bretons d'outre-mer.

## SEIZEN EURED

— LES KÉRNE —

## I

Antronoz ma oann dimet e oann-me kemennet;  
 Da heulia baron Riek oa red d'in-me monet;  
 Da heulia 'an otrou baron ha da dreuzi ar mor,  
 O klask harpa, mar geller, bar Bretoned-tre-mor.

<sup>1</sup> Quod non attenderant facere reges Franciæ ex memoria hominum. (D. Lobineau, t. II *Preuves*, p. 266.)

## LA CEINTURE DE NOCES.

235

— Viens avec moi, mon page, faire un tour à la campagne; il faut que je prenne aujourd'hui congé de ma fiancée; il faut que je prenne congé de ma fiancée ce soir même, ou bien mon cœur se brisera de chagrin dans ma poitrine. —

A mesure qu'il approchait du manoir, il ne faisait que trembler; quand il entra dans la maison, son cœur battait avec violence.

— Approchez, cher sire, approchez-vous du feu; je vais vous préparer une collation.

— Merci, ma vieille tante, je ne veux point collationner, mais seulement parler à votre fille, si vous le permettez. —

Quand la dame l'ouït, elle ôta ses chaussures, et monta sur ses bas sur le banc du lit;

Elle monta sur le banc, et se penchant au bord du lit :

— Réveille-toi, mon Aloïda, et lève-toi; réveille-toi, ma fille, réveille-toi vite, et sors de ton lit; viens parler à ton fiancé qui vient d'arriver. —

A ces mots, la jeune fille s'élança hors du lit, ses cheveux noirs de jais flottants sur ses épaules blanches comme neige :

— Deuz gan-i-me, va floc'hik, war ar mez da vale;  
Me a renk-me kimiada gand ma mestrez fete;  
Me a renk-me kimiada fenox gand ma mestrez,  
Pe ma c'halon a ranno em c'breiz gand ann enkreiz. —

Dre ma tostae ouz ker nemet krena na re;  
Pa eaz tre barz ann ti, he galon a bike.

— Tostait, va otrou ker, ha deut etal ann tan;  
Me ia da oza d'hoc'h-hu brema souden askoan.

— Sal-ho-kraz, va moerep goz, askoan ne c'houlann ket,  
Nemet komza ouz ho merc'h, mar bez d'in otreet. —  
Ann itron dal 'm'he glevaz, a dennaz he boutou,  
Hag a lammar war ar bank war zoliou he lerou;

Lammout eure war ar bank war azel ar gwele :

— Dibun, ma merc'h Loida, ha sav euz alese;  
Dihun, ma merc'h, dihun mad, ha sav euz da wele;  
Da gomz ouz da zen-iaouank zo erruet ame. —

Oa ked ar ger achuet, hi a lammar buhan,  
Diflasket he bleo peur-su war he diou-skoa gwenn-kann :

— Hélas! ma douce chérie, hélas! Aloïda, il faut que je m'embarque, il faut que je vous quitte.

Il faut que j'aille en Angleterre, que je suive l'armée du baron; Dieu seul sait ce que j'ai de chagrin au cœur!

— Au nom du ciel! mon fiancé, ne vous embarquez pas! le vent est changeant, et la mer est traîtresse!

Si vous veniez à mourir, que deviendrais-je? Dans l'impatience de recevoir de vos nouvelles, mon cœur se briserait; j'irais tout le long du rivage, d'une chaumière à l'autre: — Avez-vous entendu parler, mariniers, entendu parler de mon fiancé? —

La jeune fille pleurait; il essaya de la consoler:

— Taisez-vous, taisez-vous, Aloïda, ne pleurez pas sur moi; je vous rapporterai une ceinture d'au delà de la mer, une ceinture de noces de pourpre, étincelante de rubis. —

On eût vu le chevalier assis près du feu, sa bien-aimée sur ses genoux, la tête penchée, les deux bras passés autour de son cou, pleurant en silence, dans l'attente du jour qui devait le séparer d'elle.

Quand l'aurore vint à paraître, le chevalier lui dit: — Le

— Siouaz d'in, va c'haredik, siouaz d'in, Loida,  
Me a renk mont war ar mor, ma a renk kimiada.

Me a renk mont da vro-Zaoz da heul oar ar baron,  
N'euz nemed Doue a oar mar zo keun em c'halon.

— Han Doue! ma den-iaouank, na oet ket war ann dour;  
Ann avel a zo edro hag ar mor zo traitour.

Ma teufe d'hoc'h da vervel, petra ve ac'hanon?

O kaout kelou ouz-hoc'h rannae ma c'halon;

O vonet gant ann ojou deuz ann eil loj d'e-benn:

— Klevet hoc'h-euz, merdaidi, klevet roud euz ma den? —

Ar plac'h iaouang a oelo; hen en deuz he freget:

— Tevet, tevet, Loida, ouz in na olet ket,

Eur zeien a zasinn d'hoc'h demeurez glaz-aleuret,

Eur zeien eured a vouk hag hi rumenluiet. —

Neb a welze ar marc'hek 'nn he gaonze tal ann tan,

He vuiz-karet soublik war benn he c'hlin gant han,

Gant hi e kerc'hen he c'houg he divrec'h, oc'h oela,

Heb laret ger, o c'hortoz ann de da gimada.

Ha pa baraz ar goulou, ar marc'heg a lare:

## LA CEINTURE DE NOCES.

237

coq chante, ma belle, voici le jour. — Impossible! mon doux ami, impossible; il nous trompe; c'est la lune qui luit sur la colline.

— Sauf votre grâce, j'aperçois le soleil à travers les fentes de la porte; il est temps que je vous quitte, il est temps que j'aille m'embarquer. —

Et il s'éloigna; et sur son passage les pies caquetaient : « Si la mer est traîtresse, les femmes le sont encore plus! »

## II

A la Saint-Jean d'automne, la jeune fille disait :

— J'ai vu au loin sur la mer, du haut des montagnes d'Arez; j'ai vu au loin sur la mer un navire en danger; et debout sur l'arrière était celui qui m'aime.

Il tenait à la main une épée; il était engagé dans un combat terrible; il était entouré de morts, et sa chemise pleine de sang. C'en est fait de mon pauvre ami! c'en est fait! disait-elle. — Et aux prochaines étrennes, elle était fiancée à un autre.

Cependant des nouvelles, d'heureuses nouvelles arrivèrent au pays : La guerre est terminée! le chevalier est de retour!

— Kana a rn ar c'hillok, ma dous, setu ann de.  
 — Ne c'hall! va muia-karet, ne c'hall! gaou a lavar;  
 Nemed al loar war ar roz, nemed al loar a bar. —  
 — Sal-ho-kraz, me wel ann heol dre volzennou ann nor;  
 Pred eo d'i-me kimiada, pred eo d'in mont war vor. —  
 Hag hen kuit; ha tre' ma eo gregache ar biked;  
 « Evid ar mor bout traitour, traitouroc'h ar merc'hed. »

## II

Da wel-lann-dibun-ann-est, ar plac'h a lavare :  
 — Pell war ar mor e welis euz beg menez Are,  
 Pell war ar mor e welis eul lestr hag hen war var;  
 Hini oa war ann aroz hennez hini am c'har.  
 Gant han eur c'hleuv enn he zorn, hag hen e gwall stourmad;  
 Tud varo endro d'ezhan, he roched leun a wad.  
 Achu eo gand ma den paour! achu! e lavare. —  
 Ha d'ann eginan neve oa dimet adarre.  
 Ken a eo kaset kelou, kelou mad dre ar vro :  
 — Achuet eo ar brezel! deut ar marc'heg endro!

Il est de retour chez lui, le cœur gai et dispos, et, dès ce soir, il part pour aller revoir sa fiancée. —

Comme il approchait, il entendit le son des rotes, et vit rayonner le manoir de l'éclat des lumières :

— *Étrenneurs* joyeux qui courez les campagnes, qu'y a-t-il de bon au manoir d'où vous sortez? qu'est-ce que cette musique que j'entends?

— Ce sont les joueurs de rote, seigneur, qui jouent deux à deux : « Voilà la soupe au lait (des noces) qui passe le seuil de la porte. » Ce sont les joueurs de rote, qui jouent trois à trois : « Voilà la soupe au lait qui entre en la maison ! »

## III

Or, comme les mendiants, invités à la noce, étaient à table, au manoir, arriva un pauvre truand demandant l'hospitalité.

— Pourriez-vous me donner à manger et à coucher; voici la nuit, je ne sais où aller.

— Sûrement, pauvre cher truand, on vous donnera à coucher, et, de plus, vous souperez à table avec les autres : ap-

---

Deut eo endro d'ar maner, hag hen dreo ha divank ;  
 Mont a ra eunn noz genta da ved he blac'h iacouank. —  
 Dre ma 'tostae ouz ker 'gleve son ar c'houtou,  
 Luc'ha wele ar maner gand ar goulouennou :  
 — Eginanerien laouen, ha pa m'oc'h war vale,  
 Per a vad e lec'h hoc'h bet? pe son a glevann-me?  
 — Son ar c'houtourien, otrou, o sini daou ha daou :  
 « Ema ar zouben dre lez o vont war ann treusaou. »  
 Son ar c'houtourien, a-vad, o sini tri a tri :  
 « Ema ar zouben dre lez o vont tre barx ann ti. » —

## III

Pa oa peorien ann eured ouz ann dol er maner,  
 Erruaz eunn truant kez o c'houlenn digemer.  
 — Ha me hallfe kaout boed ha bout digemeret;  
 Setu ann abarde-noz, n'ouzonn pelec'h monet.  
 — Eleal, paour kez truant, digemer e kefol,  
 Ha kevret gand ar re all ouz ann dol e koanlot;

## LA CEINTURE DE NOGES.

259

prochez donc, brave homme; entrez dans la maison; mon mari et moi nous allons vous servir. —

Au tour de danse qui suivit le premier service, la mariée lui demanda : — Qu'avez-vous, mon pauvre homme, que vous ne dansez pas? — Rien du tout, ma dame; si je ne danse pas, c'est que je suis étourdi par la fatigue du chemin. —

Au second tour de danse, la mariée lui demanda encore :

— Vous êtes donc toujours fatigué, brave homme, que vous ne dansez pas? — Oui, ma dame, je suis toujours las; je suis las, et de plus j'ai un poids sur le cœur. —

Au troisième tour de danse, souriant d'une façon charmante, elle lui dit : Venez danser avec moi. — C'est un honneur, ma dame, que je ne mérite point; cependant je l'accepte; personne n'aurait l'impolitesse de ne pas accepter. —

Or, tandis qu'ils dansaient, se penchant vers elle, il lui murmura à l'oreille, en riant d'un rire verdâtre : — Qu'avez-vous fait de la bague d'or que vous reçûtes de moi, au seuil de la porte de cette salle même, il y a un an jour pour jour? —

Elle joignit les mains, en élevant les yeux au ciel, et s'écria :

— Mon Dieu! jusqu'ici j'avais vécu sans chagrin, je pensais

Toetait eta, den mad, ha deut tre barz ann ti,  
Va fried kerkent ha me ni ia d'ho servichi. —

Denn ar c'henta diaze, hi e deuz goulennet :  
— Petra c'hoarv gen-hoc'h, paour kez, ha pa na zanset ket?  
— Petra c'hoarv gan-iu, itron, pa na zansann ket-me,  
Nemet sabatuet onn gand skuizder o vale. —

Denn ann eilved diaze e c'houlennaz gant han :  
— Skuiz em 'oc'h ato, den mad, pa na zanset breman?  
— Skuis em onn ato, a-vad, pa na zansann, itron,  
Skuiz em onn, hag ouspenn-se tenn eo war ma c'halon. —

Denn ann deirved diaze, enn eur c'hoarzin eleal,  
Hi a lavaraz d'ezhan : deut gan-in da zansal.  
— Houn-nex eo d'in eunn inor ha na zelleann ket,  
Hogen na ion d'ho tinac'h, na den seven e-bet. —

Ha tra ma oant gand ar bal, war he zu o stoui,  
'Grosmolaz e pleg he skouarn, o c'hoarzin-glaz out hi :  
— Pale'ma ar walen aour poa bet digan-i-me,  
War dreuzou-dor ar zall-ma, bloe zo, de evid de? —

Hag hi kroaza he daouarn o sellet tre ma 'nn nec'h :  
— Bete vreman, ma Doue, am boa bevet dipec'h !

être veuve, et voilà que j'ai deux maris! — Vous pensiez mal, ma belle, vous n'en avez aucun! —

Et il tira un poignard qu'il tenait caché sous sa veste, et il en frappa la dame au cœur si violemment, qu'elle tomba sur ses deux genoux, la tête en avant : — Mon Dieu! dit-elle, mon Dieu! — Et elle mourut.

## IV

Dans l'église de l'abbaye de Daoulaz, il y a une statue de la Vierge, portant une ceinture étincelante de rubis, venue d'au delà de la mer. Si tu désires savoir qui lui en a fait don, demande au moine repentant qui est prosterné à ses pieds.

## NOTES

Cette façon de dire que le chevalier, trahi dans ses affections terrestres, tourna ses pensées vers le ciel en prenant la Vierge pour dame, est délicate et charmante. La manière dont il apprend son malheur par la rencontre fortuite des joyeux *étreneurs* n'est pas moins curieuse. On donne le nom d'*étreneurs* à de pauvres gens qui se réunissent toutes les nuits par troupes, à l'époque de Noël, en plusieurs cantons des montagnes et ailleurs, et vont quêter de village en village, en chantant une vieille chanson dialoguée dont le refrain est : *Eghinan! eghinan!* (dans le dialecte vannetais *eghinaneu*!) c'est-à-dire : *des étreunes! des étreunes!* lequel refrain, changé en *Aguilaneu*, devait faire longtemps le désespoir des étymologistes. Leur quête achevée, les pauvres la chargent sur un vieux cheval qui les suit, et l'apportent chez l'un d'entre eux, où ils se la partagent.

Me venne bout intanvez ha bez d'in daou bried!

— Gwall vennet hoc'h-euz, va dous, n'hoc'h euz hini e-bet!—

Hag hen da denn eur c'hour-glenv deuz didan he jupen,

Ha da skei gaud ann itron bele poul he c'herc'hen,

Ken e teuz da stoui war he daoulin souhlik :

— Ma Doue, 'me, ma Doue! — hag hi da vervel-mik.

## IV

E Daoulaz zo eur Werc'hez e iliz 'nn abatti

Eur zeien glaz-alcuret rumenluic gat-hi.

Nar t'euz-te c'houat da c'houzout piou en deuz he gwetlet,

Goul gaud ar manac'h ne'c'het zo a-is hi stouet.

## LA CEINTURE DE NOCES.

241

J'ai écrit sous la dictée du chef de la bande le dialogue traditionnel qu'ils chantent, dans leur tournée, à la porte de chaque maison, et je le donne plus loin, à sa place, parmi les CHANTS DE RÊTES de ce recueil.

Mais la fiancée crut-elle véritablement à la mort du chevalier? ne mentait-elle pas, en peignant le combat naval où il devait avoir péri? Ce qu'il y a de certain, c'est que, l'année même dont il est question, une flotte bretonne battit une flotte anglaise à quelques lieues de Brest. « Le combat fut terrible, dit l'historien célèbre des ducs de Bourgogne, et animé par la vieille haine réciproque des Anglais et des Bretons. » Le chevalier pouvait s'y trouver. Son séjour et celui de ses compagnons de guerre chez les Bretons du pays de Galles expliqueraient aussi pourquoi l'on rencontre dans notre ballade une strophe tout entière d'une chanson nouvellement composée, et très en vogue chez les Gallois à l'époque où il y était. Le héros et l'auteur de la chanson galloise, qui est le barde Davydd-ap-Gwilym, joue un rôle semblable à celui du héros de la ballade bretonne quand ce dernier prend congé de sa maîtresse :

« — Ma charmante, lui dit-il, ô toi qui brilles comme les champs que blanchit le duvet des plantes, j'aperçois la lumière du jour à travers les fentes de ta porte.

— C'est la nouvelle lune, et les étoiles qui scintillent, et la réflexion de leurs rayons sur les piliers.

— Non, ma belle, le soleil luit; il fait grand jour. » Le génie de Shakspeare devait éterniser cette scène dans *Roméo et Juliette* :

Tis not the lark, it is the nightingale.

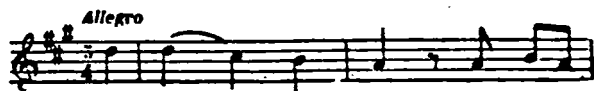
« Ce n'est point l'alouette, c'est le rossignol. »

Les colombes du pays de Galles, dit gracieusement M. Magnin, avaient gazouillé à l'oreille du grand poète anglais les douces paroles du barde cambrien.

xviii

LA CEINTURE DE NOCES

(SEIZEN EURED.)



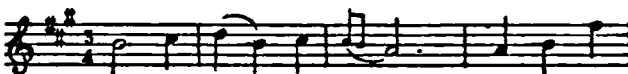
An - tro mor ma oann di



met, e oann-me ke - meu - uet; Da



hen - lia ba rou Ri ek na



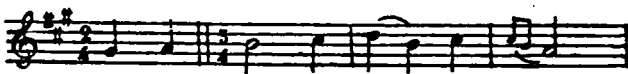
red d'iu-me mo - uet; Da hen-lia



'un otron ba - ron lia da dren - zi - ar



mor, O klask har - pa, mar get -



ler har Bre to - ned - tre mor.